s'il est bien en possession de lui-même. Mais c'est un point qui ne sera jamais élucidé. En Stavroguine, nous admirons le mystère même du Mal, qui semble aimé et cultivé pour lui-même, avec un parfait désintéressement. On pourrait dire de Stavroguine qu'à la façon de Lucifer, il a fait du Mal une valeur. Toutes les victimes lui sont bonnes ; qu'il s'agisse de cette malheureuse fillette qu'il laisse se pendre après l'avoir déshonorée ; de Chatov qu'il conduit à la mort après l'avoir séduit et trahi ; de la boiteuse Maria Timophéïevna, qu'il a épousée un jour par dérision et qu'il fera assassiner par le bandit Fedka ; d'Elisabeth Nikolaïevna, sa fiancée, qui se traîne à ses pieds tandis qu'il contemple l'incendie de la ville ; ou même de Dacha. Cette fille dévouée, qui voudrait être son ange gardien, mais qui ne pourra empêcher à la fin qu'il ne se pende sordidement dans un grenier. Stavroguine ne peut pas s'intéresser à ses victimes parce qu'il est incapable d'aimer. L'amour est si bien mort en lui qu'il ne s'aime plus lui-même.

Je laisse de côté les démons secondaires dont le roman est rempli, même ce démon agité et suffisant qu'est Pierre Stepanovitch et qui semble le meneur de la bande infernale. Il n'est rien d'autre que le reflet de Stavroguine, tandis que la pensée profonde de ce dernier est peut-être celle qu'il a suggérée un jour à l'ingénieur Kirilov, auquel il a persuadé que si l'homme se rendait une bonne fois maître de sa propre mort, il aurait du même coup tué Dieu et se serait substitué à Lui, car il n'existe que deux possibilités : ou bien Dieu se fait homme pour nous sauver, ou bien c'est l'homme qui se fait Dieu et se sauve lui-même. Stavroguine n'ignore pas la vanité de pareilles ambitions. Il croit en Dieu, lui, comme l'archange coupable, et il l'avoue dans sa confession. Mais il s'est posé en face de Dieu, à la manière de l'Adversaire, que le Tout-Puissant peut vaincre, mais non pas réduire.

Il n'est pas impossible, je le sais bien, de trouver quelque romantisme byronien dans un personnage tel que Stavroguine. Le narrateur lui-même n'est pas sans éprouver en sa présence une espèce de fascination. Marie Timophéïevna a beau le traiter d'Imposteur, elle a subi, elle aussi, son ascendant, et l'une des scènes les plus significatives est sans doute celle où la boiteuse à moitié folle dit à Stavroguine ce qu'il fut, et ce qu'il est. — « Tu lui ressembles, tu lui ressembles beaucoup. Peut-être es-tu son parent. Ah, les gens rusés !... Seulement le mien est un faucon radieux et un prince, toi tu n'es qu'une chouette et un petit boutiquier. S'il lui plaît, le mien se prosternera devant Dieu ;